

vais donc te voir, se dit-il, ô admirable Mycènes, toi qui caches sous tes ruines les cendres de tant de héros, toi qui causes une partie des rêves de ma jeunesse." Il précipite ses pas ; mais que trouve-t-il à la place de cette ville qu'il s'était représentée comme renfermant d'innombrables monuments ! . . . Quelques pierres à demi cachées sous l'herbe. Il demande aux habitants voisins s'il reste quelques marques du tombeau d'Agamemnon ; on lui répond que c'est la première fois que l'on entend prononcer ce nom. " O temps, s'écrie-t-il, rien ne peut résister à ta puissance. . . Et toi, Grèce autrefois si célèbre, toi qui portas la science à un si haut degré et qui la transmits même aux autres peuples, que sont devenus tes dieux, tes poètes et tes orateurs ? où trouver les restes de tes puissants monarques ? Hélas ! le souvenir de tes héros ne serait-il pas enseveli avec leurs cendres, sans les écrits d'Homère et des autres génies qui l'ont immortalisé ! "

Tant de gloire anéantie, ce faux éclat des grandeurs humaines effacé, loin de rebuter le voyageur qui veut s'instruire dans le grand livre de la destinée des nations, ne fait que ranimer en lui le désir de visiter ce qu'il y avait de célèbre en Grèce ; il s'achemine vers Athènes. " Là peut-être, se dit-il, trouverai-je quelques traces de ces philosophes et de ces sages tant vantés chez tous les peuples, et dont les noms retentiront jusqu'à la fin des siècles." Mais cette ancienne capitale de l'empire des arts et des sciences, qui a tant souffert de l'ambition des hommes n'a presque pas moins souffert des ravages du temps que les autres villes ; et elle conserve à peine quelques faibles traces de son ancienne grandeur. Le seul contentement qu'il éprouve, c'est de fouler le sol glorieux, et de rêver sur les ruines au milieu desquelles il lui semble voir errer les hommes célèbres que cette ville a vus naître. Voilà donc ce qu'est devenue cette Grèce autrefois si célèbre. Tout est changé, tout est disparu. Les temples sont renversés, les prêtres des faux dieux sont comme écrasés sous la chute de leurs idoles ; les oracles sont muets et couverts d'ignominie comme le mensonge confondu, et la fable seule est restée pour en perpétuer le souvenir. Alors convaincu plus que jamais du vide que laisse après lui le culte des faux dieux : " Vous seule, s'écrie-t-il, ô religion de Jésus-Christ, êtes digne d'être pratiquée par les hommes ; vous seule laissez des monuments que les siècles ne font qu'embellir ! "

M. MARCHAND.

## L'Abeille.

" Forsan et hinc olim meminisse juvabit. "

Québec, 17 Mai 1853.

Que de choses à vous raconter, bienveillants lecteurs ! Véritablement je ne sais par où commencer. Vouloir parler de tout à la fois n'est pas chose facile : *Qui court deux lièvres*, dit le vieux proverbe, *n'en pourra attraper un seul*, à fortiori, disent nos Logiciens, si vous en courez huit, vous risquez encore plus. Commençons cependant, et, comme le chanteur du bon Horace, disons tout *ab ovo usque ad mala*.

Il y a quelques semaines vous avez dû être étonnés de voir que la vigilante Abeille ne faisait point sa ronde accoutumée ; à ce propos, Rusticus vous ferait bien une petite confidence, s'il ne craignait le redoutable tribunal de *l'Inquisition*, car tous les rédacteurs n'ont pas la faculté d'aller se jeter aux genoux du Saint-Père, comme M. Louis Veullot. Dans tous les cas, gardez vous d'accuser cette petite Abeille de caprice.

Depuis quelque temps vous voyez qu'elle assiste régulièrement aux séances de la Société-Laval. Rien là qui doive vous surprendre, puisque son grand ami Eleutherius occupe la *chaise curule* ; d'ailleurs quel plaisir n'éprouve-t-on pas dans ces soirées où, sans se déranger le moins du monde, on vous promène tantôt dans les régions aurifères de l'Océanie et jusque chez nos antipodes ; tantôt dans les mille et une îles du Japon. D'autres fois, suivant les traces du pieux Enée cherchant son père Anchise, nous traversons le noir Coeyte et l'Achéron pour aller rendre visite à M. M. de Voltaire, Luther et compagnie de sainte mémoire.

Maintenant un petit mot, s'il vous plaît, des écoliers, *cette intéressante portion de la jeunesse, cet espoir de la patrie &c. &c.* comme vous disent nos modernes Cicéron. Pas besoin de dire qu'ils travaillent avec une ardeur incroyable, cela a été héréditaire chez eux, quoiqu'en disent nos vieux destructeurs qui voudraient nous faire croire que jadis on faisait mieux les choses. Ah ! oui, Messieurs, je vous crois, en fait de congés on s'y entendait à merveille ! Voilà pourquoi nous, enfants *dégénérés*, nous ne goûtons plus à une foule de congés dont se régalaient nos prédécesseurs.

Les consciences pusillanimes vont sans doute crier à la médisance, pour ne les point alarmer davantage, *revenons à nos montons*.

Voulez-vous visiter la salle pendant une récréation, je vous servirai de *Cicéron*. Ici, messieurs, les conversations

et les amusements sont apprêtés à toutes les sauces. Souhaitez-vous goûter la *pinchoche* ou la *tyre* que la bonne maman vient d'envoyer à son petit François, prenez place parmi une douzaine de compères, grands amis de l'heureux possesseur, et en savourant le suc de l'érable de la forêt, répétez avec eux le joyeux refrain : *mangeons à la gamelle* . . . Entrez dans ce cercle, vous y entendrez parler des vacances ; les vacances ! . . . c'est le véritable Eldorado des écoliers !

Etes-vous partisan de dame la *dumie* et de sa sœur aînée la *Minéralogie* ? Mêlez-vous à ce groupe placé au centre de la salle. La chimie est tout à fait intéressante ; que de choses on y voit . . . que d'expériences instructives et amusantes. Ah ! pauvre nez, tu te souviendras longtemps du chlore et de l'acide sulfureux ! Et la minéralogie, que de beautés ne nous présente-t-elle pas sans que l'on s'en doute, depuis le calcuire jusqu'à la houille. Et le talc, et le mica, et le gypse, en voilà des objets qui me sont chers, pourrais-je dire avec PETIT JEAN TÊTE DURE.

Près des colonnes, messieurs, vous voyez *nos grands politiques* qui dévorent les journaux et suivent dans une mystérieuse extase d'admiration la polémique plus ou moins assaisonnée des feuilles belligérantes. Ces messieurs, vous pouvez m'en croire, n'assistent jamais aux débats de notre sénat canadien, sans souhaiter d'y demeurer, car là on a le loisir de lire la gazette sans craindre la cloche, surtout lorsqu'on ne comprend pas l'anglais.

D'autres cultivent l'art d'Orphée ; vous pouvez emboucher la trompette ou la flûte, mais . . . Rusticus, voilà assez de fariboles . . . N'en déplaise à Mr. le Bailli, je ne suis qu'à la moitié ; la matière est si abondante !

Parlons du printemps. Maintenant nous pouvons contempler à loisir notre *mère commune*, la terre ; à peine y déconvrirons-nous quelques traces de neige, précieuse relique que la brûlante haleine des coursiers de Phœbus va bientôt nous enlever. Ici contentons-nous de donner le magnifique *traité* qu'un Humaniste faisait du printemps ; ce discours, bien qu'entendu par le trou de la serrure n'en est pas moins fidèlement rapporté.

"Le printemps, messieurs, s'écria l'enfant chéri des muses, dans un transport d'enthousiasme, le printemps ! c'est l'image la plus parfaite du jeune âge ; la nature entière se ranime, l'agneau bondit sur l'herbette, l'arbre fait poindre ses bourgeons, l'astre du jour, dans sa course majestueuse, verse des torrents de chaleur et de lumière qui vivifie nos cam-